

# Les peintres flamands témoins de leur temps

La fiche pédagogique que nous avons récemment consacrée au grand peintre flamand Pierre-Paul Rubens (voir D.C. n° 203 du 19-1-67) était une fiche d'initiation artistique au sens strict du terme : il s'agissait d'une biographie de l'artiste et plus encore d'une étude de sa technique, des sources et des formes de son inspiration. Ce second article, consacré à l'âge d'or flamand dans son ensemble et à quelques-uns de ses plus prestigieux représentants en particulier, procède d'une idée toute différente : c'est une tentative pour expliquer, en liaison avec l'histoire et les faits sociaux, une floraison artistique exceptionnelle.

Certaines idées avancées pourront susciter des discussions. Notre but serait atteint en effet, si nous arrivions à faire prendre conscience aux enfants du lien qui existe entre l'œuvre d'art et la vie, entre l'artiste et son temps — lien qui n'exclut pas, bien entendu, la création personnelle.

S'adressant plus particulièrement aux classes de quatrième, qui ont au programme cette période d'histoire, cette fiche pourra rendre service également aux professeurs de dessin désireux d'attirer l'attention des enfants sur le problème de la création artistique.

FICHE PEDAGOGIQUE ÉTABLIE PAR Simone BALLETT

et René

## Les Flandres, durant trois siècles...

Regardez une carte des Flandres, c'est-à-dire la partie maritime de la Belgique actuelle. Vous y trouverez l'équivalent d'une province française. Son ouverture sur la mer est médiocre ; cent cinquante kilomètres de côte sablonneuse peu propice à l'aménagement de ports. Centre de cette région, Gand, à l'intérieur des terres, n'est qu'à cinquante kilomètres du port le plus méridional (Ostende) et quarante kilomètres du port le plus septentrional (Anvers).

Actuellement, on traverse les Flandres en deux heures au volant d'une voiture. Cette province se distingue-t-elle au moins par des particularités naturelles remarquables ? Apparemment, non : la campagne en est plate, le ciel souvent gris, le climat pluvieux. Les villes y sont de dimensions moyennes et semblent retirées hors de la vie active. L'une d'elles s'est même acquis le surnom de Bruges-la-morte. Rien en somme qui soit particulièrement de

nature à susciter des vocations artistiques.

Pourtant, durant trois siècles, les Flandres ont été le royaume de la peinture. La peinture flamande a exercé une influence décisive sur toute la peinture européenne du xiv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle. Seule, l'Italie de la Renaissance a connu une telle éclosion artistique durant une période aussi courte. Ce phénomène semble plus naturel en Italie à cause de la persistance des traditions antiques, de l'éclat du climat et de la somptuosité de la nature. Quelles sont les causes du « miracle » flamand, d'autant plus étrange sous ce climat inhospitalier ? Déroutant par ses aspects contradictoires dus à des mentalités aussi opposées que celles de Memling et de Rubens, ce miracle s'explique pourtant. Il est lié à une série de causes économiques et historiques que nous allons rapidement exposer. Pour la commodité de l'article l'âge d'or de la peinture flamande a été divisé en trois périodes : la fin du Moyen Age, la Renaissance et l'art baroque. Les choses sont moins simples dans le détail et tel artiste de la fin du Moyen Age annonçait déjà la

période baroque alors que tel artiste baroque se ressentait encore des influences médiévales.

## La fin du Moyen Age

A cette époque, la peinture est à peu près uniquement d'inspiration et de commande religieuses : elle décore les églises et les châteaux des féodaux pieux. Pourtant connue auparavant, la technique de la peinture à l'huile a été oubliée. On peint des fresques : des mots italiens « alla fresca ». La couleur était posée rapidement sur le revêtement du mur encore frais (« alla fresca », au frais, fresque). La fresque devait être exécutée rapidement avant que l'enduit soit sec ; d'où les couleurs par grandes plaques des fresques.

Trois peintres flamands vont bouleverser cette technique et trouver de nouvelles sources d'inspiration : Jan Van Eyck (1390-1441), Hans Memling (1433-1494) et Jérôme Bosch (vers 1450-1516). Ils ne furent pas les seuls, mais peut-être les plus caractéristiques de leur époque.

## VAN EYCK OUVRE LES FENETRES SUR LES VILLES FLAMANDES

Regardons l'un des tableaux les plus célèbres de Jan Van Eyck, appelé « La Vierge d'Autun » (photo p. 14). Le sujet en est apparemment fort classique. Une transposition de l'adoration des Mages : dans le temple de Jérusalem, la Vierge présente l'enfant Jésus au donateur (c'est-à-dire celui qui avait fait don du tableau), le chancelier Rolin. A première vue, le tableau n'a rien de très remarquable. La Vierge, en particulier, est représentée sans passion. Son visage n'a plus rien de mystique. Ses yeux — aux paupières closes — n'ont plus la flamme intérieure qui donnait la vie à certaines vierges naïves du Moyen Age.

L'élément novateur du tableau est ailleurs. Il est déjà dans les vêtements du donateur. Cette étoffe somptueuse, aux plis lourds, aux coloris chauds, est un véritable hymne à la gloire de l'industrie textile flamande (l'une des premières, sinon la première d'Europe).

Mais, plus encore que dans le détail des vêtements, l'intérêt principal du tableau est hors du tableau. Il est visible dans le fond de la pièce, entre les trois arcades qui s'ouvrent sur ce qui devrait être Jérusalem. En réalité, ce n'est pas Jérusalem : c'est une riche ville marchande peinte avec un luxe de détails.

Aussitôt derrière les arcades s'aligne un parterre de fleurs, où l'on peut reconnaître à la loupe des lis, des glaïeuls et des roses. Des paons s'y pavanent. En contrebas, coule une rivière enjambée par un pont. La précision du peintre est telle que l'on distingue les passants traversant le pont. Sur les rives, s'étend une ville à l'architecture typique des villes flamandes.

Van Eyck a été l'un des premiers peintres à représenter, à l'occasion d'une scène religieuse, un paysage urbain. Comme il glorifie l'industrie textile flamande par la peinture des vêtements du donateur, il glorifie les riches communes flamandes par la peinture de la soi-disant « Jérusalem ». Le développement de ces communes était justement le phénomène le plus caractéristique de l'époque de Van Eyck.

Autour de la « Grand Place » se constituaient alors de vastes ensembles architecturaux formés non plus par les demeures des nobles (ruinés) mais par les maisons des marchands enrichis, les maisons des « corporations » et par le beffroi de l'Hôtel de Ville (la mairie) dirigé par les plus riches commerçants.

Toute cette description du modernisme de l'époque de Van Eyck tient pourtant peu de place : une partie seulement d'un tableau qui ne mesure que 66 sur 62 cm. Rien des fresques du Moyen Age de plusieurs mètres carrés. Cette condensation des détails est rendue possible par une nouvelle technique (ou plutôt une technique retrouvée) :

celle de la peinture à l'huile. Le peintre a tout son temps. Il n'a plus à poser sa couleur par grandes surfaces avant que l'enduit du mur soit sec. Il peut travailler sur son tableau pendant des mois. Les petites dimensions des tableaux présentant un avantage. Ils ne nécessitent plus les murs immenses des églises ; ils peuvent s'accrocher dans les demeures des marchands flamands.

## MEMLING SAIT A QUOI REVENT LES JEUNES FILLES DE BRUGES

Sur les murs de leur demeure, les marchands brugeois accrochent leur portrait. L'un de leurs peintres favoris est Memling. Qu'il peigne des madones, des saints ou le portrait de simples particuliers, Memling représente toujours le visage du bourgeois qui lui a commandé le tableau et ceux des membres de sa famille.

Visages de jeunes hommes sans imprévu. Memling ne cherche pas à inquiéter les parents : il veut les rassurer. Ces adolescents ont déjà les traits lourds, le regard calme, la bouche gourmande. Ils reprendront sans hésiter l'atelier ou le négoce familial.

Les jeunes filles ont le même ovale sage, la même expression : rêveuse plutôt que passionnée. Le peintre sait à quoi rêvent les jeunes filles de Bruges en ce milieu du xv<sup>e</sup> siècle.

Les plus pieuses entreront-elles en religion ? La règle en est sans rudesse dans le « béguinage » de Bruges. Chaque « béguine » possède sa maison particulière au milieu du gazon. Retirée sans être cloîtrée, elle adore un poupon de cire dans un berceau.

Religion sans excès qui convient bien aux filles des « riches hommes » de cette ville de commerce où les bourgeois dirigent le commerce, la commune et la religion. Peinture sans passion qui convient bien à Memling : portraitiste de bon ton qui figure sur la liste des deux cent dix-sept bourgeois les plus riches de la commune.

## BOSCH LE CONTREBANDIER

Mais les demeures des « riches hommes » ne sont pas toute la Flandre. Elles ne sont que de tranquilles mais fragiles embarcations sur un océan de misère. Les campagnes sont pauvres. Dans les ateliers des « riches hommes » eux-mêmes, les compagnons (on dirait aujourd'hui : les ouvriers) vivent comme des « gueux ». Parfois, des tempêtes font sombrer les demeures des « riches hommes ». Cinquante ans avant la naissance de Memling, les « gueux » de Gand se sont révoltés. La révolte a été écrasée. La douce vie a repris : pour combien de temps ?

Jérôme Bosch est l'annonciateur des

futures tempêtes. Annonçant le naufrage aussi bien des « riches hommes » que d'une certaine église.

Cent ans auparavant, une épidémie de « peste noire » avait ravagé l'Europe, emportant le tiers et parfois même la moitié de la population de certaines communes. Le peuple pensa que cette épidémie était une « punition de Dieu ». L'église fut accusée de corruption. Des hommes d'église élevèrent la voix pour demander une réforme de la religion. L'église répondit par le feu. Les hérétiques sont jugés par les tribunaux de l'Inquisition et brûlés vifs. Jean Huss périt sur un bûcher trente-cinq ans avant la naissance de Bosch. Savonarole subit le même sort du vivant du peintre.

Pour éviter le bûcher, Bosch fait de la peinture de contrebande. De même que le contrebandier cache sa marchandise pour lui faire franchir la frontière sans qu'elle soit vue des douaniers, Bosch cache le véritable sujet de ses peintures sous des « scènes de genre » pour qu'il n'éveille pas l'attention de l'Inquisition.

Ainsi, sa « Nef des fous » (voir photo p. 21). Le sujet en est apparemment anodin : un groupe de fous qui s'agitent sur un bateau. L'hérésie est déjà présente dans le titre. Si le mot « nef » désigne un grand bateau à voile, il désigne aussi la partie de l'église dans laquelle s'assemblent les fidèles.

Personnages centraux de cette nef : un moine et une nonne. Séparés et réunis à la fois par une table garnie de cerises (symbole de gourmandise). Ce moine et cette nonne ne prient pas. Ils semblent se disputer une galette qu'une ficelle met à portée de leurs yeux mais hors de la portée de leur bouche. Que leur importe qu'un des passagers de la nef, pour décrocher un jambon, grimpe le long du mât surmonté par un oriflamme rose frappé d'un croissant (symbole du diable). Tandis que les deux religieux amusent les passagers, un fou, richement vêtu, s'est retiré sur une branche d'un couvrier (symbole de la bêtise) pour vider tranquillement son écuelle. Comme un « riche homme » pourrait se retirer dans sa demeure pour profiter de la vie.

Tandis que ses occupants mènent joyeuse vie, des dangers menacent la nef. Des « gueux » à demi-nus, nagent autour du fragile bateau pour recueillir des miettes de la ripaille ! Qu'ils arrivent plus nombreux, qu'ils s'accrochent, et la nef sombrera, engloutissant ses passagers, noyant les « gueux » dans ses remous. Seul survivra peut-être un oiseau perché en haut du mât, qui prendra son vol pour éviter les flots. Une chouette : symbole de l'hérésie.

Apothéose du contrebandier : dans son palais de l'Escurial en forme de grill (pour honorer le martyr de Saint-Laurent) au cœur du royaume de

l'Inquisition, le roi d'Espagne Philippe II fait placer dans la chambre où il souffre pendant des années, et meurt, son œuvre d'art favorite : une œuvre de Jérôme Bosch.

## La Renaissance

Cette présence d'une œuvre hérétique dans la chambre d'agonie du très catholique Philippe II n'est pas seulement due à une ironie du sort. Malgré l'Inquisition et ses bûchers, l'hérésie a fait son chemin dans les esprits. Les idées changent tandis que reculent les limites de l'univers.

Les navigateurs découvrent les continents à peine soupçonnés : Diaz délimite l'Afrique, Christophe Colomb découvre l'Amérique, Magellan fait le tour de la terre. Les vieilles cartes géographiques ne suffisent plus : c'est le Flamand Mercator qui dresse la première carte moderne.

Explorateur de l'esprit, Erasme, né à Rotterdam, à proximité des Flandres, découvre le continent de l'esprit critique. Son « Eloge de la Folie » est une satire des mœurs et des abus de l'église.

Après les découvertes, viennent les grandes expéditions coloniales et les conflits. Luther traduit la Bible et rompt avec le pape. C'est la Réforme. Un grand nombre de bourgeois flamands adhèrent à cette nouvelle religion, plus individualiste. Les troupes espagnoles, qui occupent la Flandre, pourchassent les réformés. Les « gueux » se soulèvent à la fois contre les troupes étrangères et contre la religion qu'elles protègent de leurs piques.

Les guerres de religion ravagent les Flandres. Deux peintres sont les témoins précieux des deux phases de la Renaissance flamande : Metsys (1466-1530) et Bruegel (vers 1528-1569).

### METSYS, PEINTRE DE L'ÂGE DE L'OR

L'un des plus célèbres tableaux de Quentin Metsys « Le Prêteur et sa femme » (voir photo p. 16) réunit tous les éléments nécessaires pour un tableau mystique. Un livre religieux est ouvert sur la table. On y distingue une madone tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Une femme regarde. Non pas du regard paisible, distrait, rêveur des vierges de Van Eyck ou de Memling. Elle regarde passionnément. Elle est fascinée. Ses yeux en sont même légèrement exorbités. Les mâchoires sont crispées, les lèvres pincées par l'émotion.

Un détail change entièrement la signification du tableau. La femme ne regarde pas l'image pieuse. Le livre religieux, elle ne fait que le feuilleter, se contentant d'en tourner les pages du bout des doigts, sans les voir.

Ce qu'elle regarde avec passion, ce

qui la fascine, ce sont les pièces d'or posées sur la table, à côté du livre. Quelle est donc cette femme ? Une hérétique ? Une candidate au bûcher ? Nullement. C'est une honnête commerçante. La femme d'un prêteur.

Si Van Eyck ouvrait l'âge d'or de la peinture flamande, Metsys ouvre l'âge de l'or dans la peinture flamande. L'or arrive de partout à Anvers (où peint Metsys). Grâce à la boussole et au gouvernail de poupe, de grands vaisseaux pontés peuvent aller le chercher dans le Nouveau Monde. Il arrive aussi de la Méditerranée ou encore de Venise par la voie du Saint-Gothard récemment tracée.

Anvers est devenue l'une des principales villes commerciales d'Europe. S'y établissent de puissantes sociétés de commerce, des compagnies d'assurance. Tous ces échanges internationaux se font par l'intermédiaire de l'or. On a repris la frappe des monnaies d'or, pratiquement interrompue depuis la fin de l'empire romain.

Ancien symbole de la justice, la balance devient le symbole du commerce de l'or. Elle sert à peser non plus la vérité mais le précieux métal. L'or est la loi suprême. La balance, l'instrument du procès. Elle ne doit pas trembler entre les mains du juge. Du verdict dépend un prêt, la possibilité d'une nouvelle entreprise commerciale.

La balance ne tremble pas entre les mains du juge peint par Metsys : le prêteur. Sa femme peut oublier les lectures sacrées pour s'abandonner à la fascination de l'or. Lui se consacre à l'or.

Les scènes pieuses sans piété de Van Eyck s'ouvraient sur le paysage. Le monde de l'or ne s'ouvre que sur l'or. Seule échappée du tableau de Metsys, un minuscule miroir qui ne reflète que l'emprunteur. Comme par dérision, ce miroir, qui reflète le véritable rapport des forces, est posé en évidence, à côté du livre pieux abandonné.

### BRUEGEL LE « RESISTANT »

Pendant un demi-siècle, la balance du prêteur va peser l'or qui arrive à Anvers du monde entier. Dans les entrepôts s'entassent les épices d'Orient, les vins de France, les métaux d'Allemagne, le blé des plaines du nord et les draps anglais. Véritable tour de Babel, la ville se couvre de bâtiments toujours plus grands, plus luxueux. On y parle toutes les langues du monde. Avec la multiplication des imprimeries, les idées nouvelles se répandent. Les partisans de la religion réformée peuvent s'exprimer à peu près ouvertement.

Puis, le flot d'or baisse, se tarit et le miroir du prêteur ne reflète plus rien ; lui aussi bientôt abandonné à côté du livre pieux. Que s'est-il passé ?

Les troupes espagnoles, en guerre contre la France, occupent la Flandre. La population supporte mal la présence des troupes étrangères. Le roi d'Espagne, est un adversaire farouche de la Réforme ; de plus en plus nombreux sont les Flamands qui se convertissent à la Réforme par haine de l'occupant. Par peur de ces réformés — on dirait aujourd'hui, compte tenu des réalités d'une autre époque : de ces résistants — les Espagnols installent en Flandre des tribunaux d'exception : l'Inquisition. Les affaires s'arrêtent. Anverséricite. Un jeune peintre saisit le miroir abandonné dans l'atelier du prêteur de Metsys et va le promener à travers les villes et les villages de la Flandre en guerre.

Il s'appelle Pieter Bruegel : établi à Anvers, intimement lié avec un poète et un imprimeur réformés. Menacés par l'Inquisition, ces derniers passent dans la clandestinité. Bruegel quitte Anvers et s'établit à Bruxelles. De 1564 à 1568 (année précédant la mort du peintre), l'œuvre de Bruegel constitue un véritable reportage sur la guerre en Flandre. Chaque événement politique ou militaire est rapporté par un tableau.

**1564 :** La résistance s'organise contre les Espagnols. Les Réformés tiennent des prêches dans les quartiers. Des pamphlets circulent. Des bagarres éclatent entre les patriotes et les soldats espagnols. L'Inquisition arrête des éléments subversifs et brûle des otages.

**1564 :** Bruegel peint « La Montée au calvaire » ; un Christ-otage est traîné vers le supplice, tandis que des soldats maintiennent de leur pique le peuple désarmé. Dans le ciel rôdent des oiseaux de proie, qui font penser au « Demain le vol noir des corbeaux sur nos plaines » du « Chant des partisans », écrit quatre siècles plus tard, sous une autre occupation.

**1567 :** Le soulèvement populaire éclate. L'église catholique est devenue le symbole de l'Espagne ; les « Iconoclastes » (briseurs d'images saintes) brûlent les églises. L'Espagne envoie des renforts. La répression massive commence.

**1567 :** Bruegel peint « Le Massacre des Innocents » et « Le Triomphe de la mort ». Metsys était le peintre de l'âge de l'or ; Bruegel est le peintre de l'âge « du sang et des larmes ».

**1568 :** Unis contre l'occupant espagnol, les Flamands font taire leurs vieilles querelles. Le temps n'est plus où les « gueux » se révoltaient contre les « riches hommes ». « Gueux », « riches hommes » et réformés se réunissent en banquets clandestins, déguisés en mendians pour échapper à la police espagnole. Ils forment un « parti national », véritable état-major de la résistance.

**1568** : Bruegel peint « Les Mendiants » : cinq mendiants tiennent une réunion clandestine. Ils représentent toutes les classes de la société : un soldat coiffé d'un shako, un prince portant une couronne en carton, un paysan avec son bonnet, un bourgeois avec son béret et un évêque avec sa tiare en papier. Quatre sont vêtus d'une chasuble décorée de queues de renard, le symbole des « gueux » devenu le signe de ralliement des résistants.

**1568** : Mais tous les Flamands ne rejoignent pas la résistance. Certains ferment encore les yeux.

**1568** : Bruegel peint « La Parole des aveugles » (voir photo dans D.C. n° 188 du 17-3-66). Cinq aveugles se tenant par l'épaule ou par leur canne ont confié leur cheminement à un guide aveugle. Celui-ci vient de tomber dans la rivière. Le premier aveugle bascule à son tour. Le second trébuche déjà. Tous seront engloutis. La même année, Bruegel peint son dernier tableau : « Le Misanthrope » (celui qui hait les hommes). Le nez tombant, la lippe amère, un vieillard parcourt la campagne. Les mains jointes, moins en signe de supplication qu'en marque d'acceptation. Il ne voit pas le paysage, ni les paysans. Il ne veut rien voir sous la capuche, œillère de son habit de deuil. La légende précise :

« Parce que le monde est si peu digne de confiance... »

Pour cela, je vais en costume de deuil ».

Est-ce là le testament désabusé du peintre rongé par la maladie et le spectacle de la passivité de trop de ses contemporains ?

Testament peut-être mais ultime avertissement aussi. Le misanthrope ne sera pas plus épargné que les autres. Tandis qu'il poursuit son errance d'aveugle volontaire, un filou est en train de lui voler sa bourse.

## Le baroque

Le mot « baroque » est d'origine espagnole : « barocco » désigne une perle de forme irrégulière. La peinture baroque se reconnaît par ses formes irrégulières, tourmentées, ses couleurs violentes. C'est un art fait pour le théâtre, pour les cérémonies grandioses. Il a fleuri au XVIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où l'église catholique se relevait de la grande crise de la Réforme et restaurait la magnificence du culte.

N'est-il pas étrange qu'il ait eu des répercussions en Flandre, dans un pays ravagé par la guerre et ravagé justement par les troupes espagnoles ?

Cette contradiction apparente s'explique. La paix revient sur la Flandre dévastée, les réformés et les patriotes restent opprimés mais la vie reprend. La peinture baroque de Rubens convient bien aux folles années de l'après-guerre.

### RUBENS OU LA REVANCHE DU « ROI DES FLANDRES »

La peinture du Rubens (voir D.C. n° 203 du 19-1-67) peut paraître fade après les œuvres de guerre de Bruegel. Ainsi, le portrait de « Hélène Fourment avec ses enfants » (voir la reproduction du « Musée à l'école »). On est tenté de n'y voir qu'une jeune femme un peu trop grasse, tenant mollement deux enfants. En réalité, cette peinture a quelque chose d'insolent. Pour la comprendre, il faut la regarder à côté du portrait du duc d'Albe par un peintre espagnol.

Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, commandant des troupes espagnoles qui écrasèrent la révolte flamande, dirigeant des tribunaux qui brûlaient des otages. Un visage long, un profil aigü, les rides du lion qui indiquent la dureté, l'austérité et l'aptitude au commandement. La bouche est marquée du pli de l'amertume, les joues

creuses témoignent de la dureté envers les autres et envers soi-même. Les tempes creuses de l'homme miné par la maladie ou la passion.

Face à cet ascète de la répression, la solide Hélène Fourment évoque la stabilité flamande. Anvers ne s'est pas relevée de la guerre. Les quais sont à demi-déserts, encore visibles les traces des bûchers. Mais la solide nature flamande reprend le dessus. Ses terres lourdes portent de nouvelles récoltes. Le vin coule à flot dans le château du « roi des Flandres ».

Ce roi a visité l'Italie, l'Espagne, la France et l'Angleterre. Il parle sept langues. Fils d'émigrants politiques, il est revenu dans son pays occupé à l'âge de dix ans. Au soir de sa longue vie, il y possède des châteaux, y donne des réceptions fastueuses et vient de se marier à une jeune femme de seize ans : Hélène Fourment. Comment a-t-il fait fortune ?

En faisant ce qui lui plaisait : en peignant. Le « roi des Flandres » était le surnom de Rubens.

Somptueux et désinvolte, Rubens l'était parfois avec son art comme il l'était avec la vie. Son atelier n'était nullement le lieu austère où le peintre travaille dans la solitude, mais une fabrique de peinture au sens industriel du mot : le « roi des Flandres » concevait les projets, traçait l'esquisse, exécutait les parties délicates et abandonnait le reste à ses disciples.

A la mort du « roi », ceux-ci ne purent sauver son royaume. Le délicat Van Dyck passa une partie de sa courte vie à l'étranger. Cet émigrant devint le peintre officiel des aristocraties étrangères. Le solide Jordaens resta sur place et accentua le caractère flamand de sa peinture. Son art devint folklorique.

Entre temps, la Flandre avait cessé d'être une grande puissance. Bruges ensablée, Anvers ruinée, la Flandre était devenue une province.

## Documentation

### LIVRES

- COURTHION (P.). — La peinture flamande. — Paris, Aimery Somogy, 1958. — Epuisé.
- LASSAIGNE (J.) et DELEVOY (R.-L.). — La peinture flamande de Jérôme Bosch à Rubens. — Paris, Skira, 1958. — 145 F.
- GENAILLE. — La peinture aux anciens Pays-Bas. — Paris, P. Tisné, 1954. — Epuisé.
- Le siècle de Bruegel. — Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 1963.
- HYMANS (H.). — Les Van Eyck. — Paris, Laurens, 1922. — Epuisé.
- BAZIN (G.). — Memling. — Paris, P. Tisné, 1938. — Epuisé.

- DELEVOY (R.L.). — Bosch. — Paris, Skira, 1960. — 39,50 F.
- LECOMTE (M.). — Bruegel et le fantastique de son temps. — Revue « La Maison » n° 5. — Paris, 1959. —
- DELEVOY (R.L.). — Bruegel. — Paris, Skira, 1959. — 39,50 F.
- GOFFROY (G.). — Rubens. — Paris, Laurens.

### FILM

- Bruegel l'Ancien. — 20 mn, sonore, noir et blanc (film distribué par la Cinémathèque de l'enseignement public).

### VUES FIXES

- Ecole flamande, hollandaise et alle-

mande. — 10 vues, éd. A. Colin.

### RADIOVISION

— L'émission de radiovision intitulée « La peinture flamande » sera diffusée le 13 mars 1967.

Une série de diapositives a été éditée en relation avec cette émission : série n° 46, 15 vues, 9,50 F, en vente au SEVPEN, 13 rue du Four, Paris 6<sup>e</sup>.

### EXPOSITION

Le musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, Paris 1<sup>er</sup>, abrite actuellement l'exposition « La vie en Hollande au XVII<sup>e</sup> siècle » (jusqu'au 20 mars).

## Les peintres flamands

Dates	Naissance et mort des peintres flamands	Evénements historiques	La vie intellectuelle et artistique en Europe
<b>L'EPOQUE DE VAN EYCK, MEMLING ET BOSCH</b>			
1350 1381 1390		Peste noire Révolte à Gand	
1415 1433 1441 1450 1453	Van Eyck	Jean Huss brûlé	En Italie : Fra Angelico et Botticelli.
1454	Memling	Fin des combats de la guerre de cent ans	
1492 1494	Bosch	Gutenberg fait imprimer le 1 <sup>er</sup> livre d'Europe	
1498 1516		Christophe Colomb découvre l'Amérique Savonarole est brûlé	
<b>L'EPOQUE DE METSYS ET DE BRUEGEL</b>			
1465 1492		Christophe Colomb découvre l'Amérique	Aux Pays-Bas : Erasme En Angleterre : Shakespeare
1498	Metsys	Savonarole brûlé	En Italie : Machiavel, Léonard de Vinci, Michel-Ange
1525		Luther traduit la Bible	En France : Rabelais, Calvin, Montaigne.
1530 1543		Copernic décrit la gravitation des planètes	En Espagne : Le Gréco
1555	Bruegel	La paix d'Augsbourg met fin aux guerres de religion en Flandre	
1559		La paix de Cateau-Cambrésis met fin à la guerre franco-espagnole	
1569			
<b>L'EPOQUE DE RUBENS, JORDAENS ET VAN DYCK</b>			
1577 1581		Les Etats-Généraux proclament l'indépendance des Provinces-Unies	Aux Provinces-Unies : Spinoza
1593 1599	Rubens	Création de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales	En Allemagne : Leibniz
1602 1631	Van Dyck	Théophraste Renaudot lance le 1 <sup>er</sup> journal français	En Italie : Galilée En France : Descartes
1635	Jordaens	France et Espagne interviennent dans la guerre de Trente ans	Corneille Molière
1640			Racine Poussin
1641 1643		Mazarin gouverne la France	
1659		Paix des Pyrénées entre la France et l'Espagne	En Espagne :
1672		Louis XIV envahit les Provinces-Unies	Cervantès Vélasquez
1678		Paix de Nimègue entre la France et les Provinces-Unies	